

« Filature et autres contes »

Réjean Mc Kinnon

*Urgences*, n° 2, 1981, p. 21-26.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025023ar>

DOI: 10.7202/025023ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**RÉJEAN Mc KINNON**

## **Filature et autres contes**

## FILATURE

Désagréable cette impression d'être suivi... Cela faisait une heure que je marchais et impossible de me débarrasser de cette impression, de cette obsession. J'avais beau me retourner, il n'y avait vraiment personne derrière moi; d'ailleurs excepté un promeneur tardif devant moi, la ville semblait déserte.

Soudain, je compris d'où me venait cette idée; je souris intérieurement de ce quiproquo de mes sens: celui qui était devant moi, je le suivais depuis bientôt une heure sans m'en apercevoir...

Je pris une ruelle à droite et marchai pendant une dizaine de minutes avant de m'apercevoir que je le suivais encore; une légère angoisse m'envahit...

Je pris une petite rue à gauche, puis une autre, et je me retrouvai derrière son dos. Pendant une demi-heure j'essayai de le semer, tantôt courant, tantôt revenant sur mes pas, mais en vain, toujours ce large dos, toujours cette veste de cuir élimé se retrouvait devant moi.

Désespéré, je pénétrai dans un cul-de-sac dans l'espoir de le semer définitivement.

Il était là.

Résigné, je le suivis jusqu'au fond de l'impasse. Rendu là, il se retourna, un rictus sur les lèvres. Dans sa main droite, il tenait un couteau à cran d'arrêt. Il s'avança vers moi, et d'une voix basse, étonnamment calme, il me dit: "Alors, comme ça on s'amuse à suivre les gens..."

\*\*\*\*\*

## LE CAFÉ DE MONSIEUR GASPARD

Comme à son habitude, monsieur Gaspard se leva à sept heures, toussa quelque peu, se gratta, alla faire sa toilette, mit son eau à bouillir et pendant que son café se préparait, il alla s'habiller.

Jusqu'ici rien d'inhabituel. Mais...

Ce matin-là, monsieur Gaspard prit deux sucres au lieu d'un dans son café.

Distraction ou acte conscient? Personne ne saurait le dire...

Toujours est-il, qu'au même moment, aux confins d'une lointaine galaxie, une nova éclata, détruisant entièrement une civilisation beaucoup plus ancienne que la nôtre...

Hasard, coïncidence ou...? Personne ne saurait le dire...

Les lois de l'univers sont impénétrables... Et monsieur Gaspard est bien léger.

## À REBOURS

En se levant ce matin-là, il fut envahi par un vague pressentiment, pressentiment qui disparut d'ailleurs en même temps que son café matinal.

Comme à son habitude, après sa toilette, il téléphona à son bureau; ce fut Lucien qui lui répondit...

- Tiens, Philippe n'est pas là?
- Tu sais bien qu'il n'arrive qu'à neuf heures, lui répondit Lucien.

Il regarda sa montre, huit heures et demie; il lui semblait bien pourtant s'être levé à neuf heures.

- Et le dossier X, où en est-il?
- Il sera prêt hier comme tu l'avais demandé. On pourra le présenter à la réunion de la semaine passée comme prévu. Qu'as-tu fait demain? On ne t'as pas vu de la journée.
- Rien de spécial, répondit-il un peu perdu, je te rappellerai, salut!

Il raccrocha et regarda le téléphone d'un air stupide. Sa montre indiquait maintenant huit heures et quart.

D'un pas mal assuré, il se dirigea vers le calendrier qui indiquait le dix-huit, il arracha la feuille et lut: dix-sept.

...

Sa montre indiquait maintenant huit heures...

## RENCONTRE

Debout sur le bord de la falaise, il contemplait l'horizon lointain... Les mains dans les poches de son imperméable, il frissonnait, mais, malgré le froid, ce n'était pas de froid qu'il frissonnait.

Il sortait de l'hôpital, du moins préférait-il penser que c'était de l'hôpital. En fait, il sortait d'un asile d'aliénés. Les médecins l'avaient déclaré guéri... Lui-même pensait qu'il était guéri...

Du moins, il n'avait plus envie de se suicider. Oh, bien sûr, il ressentait une immense mélancolie, une immense tristesse mentale qui le faisait frissonner. Mais son mal ne pouvait être soulagé par une thérapeutique, si complète soit-elle. Son mal avait pour nom: Solitude.

Nul amour, nulle amitié, pas même la plus légère affection ne le rattachait à quelqu'un. Non, il n'avait plus envie de se suicider, seulement, il n'avait pas pour autant le goût de vivre.

Le ciel gris, la mer sombre et morne, le froid pénétrant étaient en parfait accord avec son esprit présent. Cela lui apportait un certain bien-être, si l'on peut appeler cela bien-être...

Tranquillement, il prit conscience de la présence à ses côtés d'un esprit semblable au sien; lentement, il se tourna pour rencontrer des yeux tristes qui semblaient être le reflet des siens.

Une femme se tenait à côté de lui, était-ce parce qu'il avait déjà senti le même désir qu'elle, oui, probablement, c'était pour cela qu'il savait pourquoi cette femme se tenait là, dans cette froide journée, sur le bord de cette mer morne et triste.

Elle frissonna et il sentit que ce n'était pas de froid.

Les yeux immenses de la femme contemplaient la mer; à l'intérieur d'eux il lut le même désespoir qui l'habitait, le même désir qui l'avait habité. Oui, il savait ce qu'elle était venue faire ici, sur le bord de cette falaise, en ce froid matin...

Il sentit son hésitation, sa peur de l'inconnu et soudain, il ne frissonna plus, un léger sourire sembla même apparaître sur ses lèvres.

Tendrement, la main de l'homme prit celle de la femme qui cessa elle aussi de frissonner. Ce contact les remplit d'une grande paix. Ils restèrent encore quelques instants immobiles, paisibles et heureux, puis, d'un commun accord, ils firent un pas. Leur premier pas ensemble, leur seul et unique pas ensemble...

Le bruit de leurs corps se fracassant sur les rochers fut couvert par celui de la mer qui, imperturbable, les recueillit dans son immensité...